

LECTURE D'ŒUVRE LITTÉRAIRE INTÉGRALE (Niveau CM)

FOURMIDABLE

Jo Hoestlandt

Consigne : Tu es un dessinateur à qui on a confié la mission de donner vie à cette histoire en illustrant chacun des 6 chapitres. Lis bien l'histoire et commence à imaginer le décor, les personnages et les scènes. Tes illustrations devront bien résumer chaque partie.

Chapitre 1

Toutes les fourmis entraient et sortaient par un petit trou gros comme un doigt, en bas de l'escalier. Du matin au soir, elles travaillaient. Elles ne s'arrêtaient jamais. 68 était une fourmi noire comme les autres. Quand elle partait travailler, elle était juste derrière 67, et juste devant 69.

Tous les jours. Ça ne changeait jamais.

Dehors, pas plus que ses compagnes, 68 ne regardait le ciel, ni autour d'elle. Elle ne voyait pas plus loin que le bout de ses pattes, de ses antennes. Elle ne levait jamais les yeux vers le soleil, la lune, les étoiles, qui ne lui servaient qu'à se diriger sur le sol. Elle ne pensait qu'à ce qu'elle devait faire : récolter graines et miellat pour nourrir les larves de la reine.

Cependant, un jour, quelque chose l'arrêta : un puceron, descendu en catastrophe du laurier rose, parce qu'une coccinelle l'avait repéré pour son déjeuner. L'ordre était formel : quand une fourmi tombe sur un puceron, elle le ramène à la maison. Ça le met à l'abri, et en échange, elle le traie pour nourrir les bébés-fourmis. C'est donc ce que fit 68, aidée de 69, parce que ce puceron, pour une fourmi, était lourd comme un cochon ! Le puceron protesta un peu, il n'avait pas prévu ça pour sa journée, il pensait flemmarder sur le laurier, y boire la rosée du matin, et prétendait avoir rendez-vous avec une puceronne, mais les deux fourmis le transportèrent dans la fourmilière sans l'écouter. Au début, il bouda. De sorte que 68 l'appela Bouda. Mais petit à petit, entre eux, quelque chose naquit, doucement dont ils ne connaissaient pas le nom : une sorte d'amitié.

Chapitre 2

Bouda ne pensait pas, n'agissait pas comme une fourmi. Par exemple, il posait des questions à 68 quand elle rentrait:

— Quel temps faisait-il, dehors, aujourd'hui ? 68 n'y avait pas prêté attention.

Cela fâchait Bouda:

— Déjà que je suis enfermé ici! rouspétait-il.

Si je n'ai aucune information sur ce qui se passe dehors, je vais péter un pont, moi!

«Péter un pont» est une menace terrible pour les fourmis qui sont d'excellentes bâtisseuses en ponts de feuille. Devant la menace, 68 se mit à accorder un peu d'attention à ce qui l'entourait. Elle leva la tête, vit l'herbe verte, et dans l'herbe, les perles de rosée où se reflétait une lumière dorée dont elle n'avait jamais eu l'idée... Elle n'eut pas le temps d'en voir davantage car 69 lui rentra dans le derrière et la houspilla :

— Avance! Qu'est-ce que tu fiches? Tu vas retarder toute la colonne!

— Oh! Pardon! s'excusa 68 en reprenant son chemin forcé.

Cependant cette fois, de retour auprès de Bouda, elle lui dit cela : le vert de l'herbe, les gouttes molles de rosée, et leur lumière tremblante... Et la fourmilière, étrangement, lui sembla un instant s'éclairer de cette lumière du dehors qu'elle racontait. Et les fleurs, tu as vu les fleurs? lui demanda Bouda. 68 n'avait pas vu les fleurs. Bouda en fut désappointé.

— Si tu pouvais regarder, demain...

Ainsi sollicitée, 68 regarda les fleurs. Elle leva la tête, vit l'herbe verte, les perles de rosée, et au-dessus, une fleur d'un rose-mauve très doux, très joli. Encore une fois elle s'était attardée, et 69 qui avançait tête baissée lui était encore rentré dedans.

— Mince! Tu le fais exprès ou quoi, 68?

Pardon! Je suis désolée! s'excusa la petite fourmi retardataire, qui se précipita sur les traces de 67 déjà parvenue à l'entrée de la fourmilière. Mais de retour auprès de Bouda, 68 fut contente de pouvoir lui dire cette fleur d'un joli rose-mauve, que le puceron reconnut immédiatement et dont il lui donna le nom :

— C'est un trèfle des prés, une petite fleur toute simple, mais bien sucrée, qui pousse dans la prairie...

— Sucrée ? répéta la petite fourmi.

Oui. C'est délicieux. Tu devrais goûter! conseilla Bouda.

Chapitre 3

Alors, le jour suivant, c'est ce qu'elle fit : elle leva la tête, vit l'herbe, les perles de rosée qui reflétaient le soleil doré, et, au lieu de continuer son chemin, elle s'arrêta au pied de la fleur rose mauve, modestement dressée. Cette fois, 69, qui se méfiait, stoppa à temps.

— Tu as besoin d'aide, 68 ?

— Non! Continue!

Je te rattraperai...

— Ça ne se fait pas! dit 69. Tu le sais !

Chaque fourmi a sa place et doit y rester!

Mais 68 avait déjà commencé d'escalader la tige de la fleur. Quand elle en atteignit le cœur, elle se sentit brusquement ailleurs! Si libre, si heureuse, que cela lui fit peur; car elle n'avait jamais eu l'idée de cela: le bonheur d'être libre... Couchée au cœur de la fleur, elle leva les yeux vers la lumière du ciel, si pure, si aveuglante qu'elle la contraignit à se retourner sur le ventre. Alors elle plongea la tête la première dans la fleur et en fut tout étourdie. Elle osa à peine en goûter une minuscule bouchée, qui lui fondit divinement dans la bouche !

Elle en cueillit un autre petit bout pour le rapporter à Bouda.

Elle redescendit, rejoignit la colonne, s'incrusta entre 87 et 88 qui s'inquiétèrent:

— Qu'est-ce que tu fais là, 68 ?

— Mais rien! Rien du tout! leur dit-elle.

«Rien du tout!» n'était pas une réponse acceptable. On ne quitte pas sa colonne, son travail, pour rien du tout! Ce n'est même pas pensable, une fourmi qui ne ferait rien du tout! Alors, de retour dans la fourmilière, elles en parlèrent entre elles. Et elles arrivèrent à la conclusion qu'il y avait, chez 68, quelque chose qui ne tournait pas rond.

Chapitre 4

Ce n'était pas faux. Car la fourmi 68, après avoir donné à Bouda le petit morceau de trèfle cueilli dans la prairie, s'était mise à rêver: chose insensée pour une fourmi. Qu'y avait-il, s'interrogeait-elle, au-delà du vert de la prairie, au-dessus du rose-mauve du trèfle? Quels autres bonheurs dont elle ignorait

tout pouvait-elle vivre encore, en faisant un pas de côté, en détournant seulement

les yeux du chemin tout tracé ?

Elle s'en ouvrit à Bouda.

Je ne sais pas grand-chose du monde, lui avoua-t-il modestement. Je ne suis qu'un puceron, presque rien dans l'immensité du monde... Je le regrette... Mais on est comme on naît...

— Je n'en suis pas si sûre... répondit 68, pensive.

Est-ce que chacun de nous, fourmi, puceron, est forcé de suivre les autres ?

Qu'est-ce qui nous y oblige, au fond ?

Mais disant cela, 68 se sentit mal.

Car penser, c'est comme faire ses premiers pas, on sent que tout vacille autour de soi. Et cela fait peur. Ce sentiment se renforça quand elle fut convoquée au Conseil des Fourmis pour expliquer son attitude. 97 prit la parole:

— 68, lui dit-elle sévèrement, tu nous poses un problème.

Oh, pardon, excusez-moi... bafouilla la petite fourmi, intimidée. Mais, heu... quel problème...?

97 répondit d'un ton de reproche :

— On a le sentiment que tu... batifoles.

— Que je quoi? demanda 68 interloquée.

Batifole! reprit 54.

— Mais... comment ça? bredouilla 68.

Le cercle des fourmis lui sembla rétrécir, se rapprocher d'elle, la serrer, l'étouffer. Elle se sentit horriblement mal. La voix de 67 lui parut sortir d'un étrange brouillard :

Es-tu malade, 68?

Parce que tu connais la loi: si tu es malade, tu dois t'isoler tout au fond de la galerie pour ne pas mettre les autres en danger. Es-tu malade, oui ou non ?

... Je ne sais pas, avoua 68. En tout cas, je ne me sens pas comme d'habitude...

C'était quelque chose de dire cela, parce que chez les fourmis, l'habitude fait l'ordre, et on respecte infiniment l'ordre. Ne pas se sentir comme d'habitude est donc source de désordre, dangereux, car peuvent alors survenir des choses inattendues.

19 conclut parce que toutes pensaient :

Ton cas nous dérouta, 68. Et aucune colonie de fourmis ne peut se permettre d'être déroutée. Remets-toi rapidement! Ou alors, va-t'en.

— Oui... murmura 68. Et elle se retira auprès de Bouda.

Chapitre 5

Elle raconta au puceron ce qu'avait dit le Conseil des fourmis. Après quelques secondes qui leur semblèrent à tous les deux avoir duré une éternité, elle conclut :

— Je vais rentrer dans le rang. C'est ce qu'il faut que je fasse, évidemment: me ranger.

Mais toi, tu peux partir si tu veux... Je comprends, maintenant, que dehors te manque...

— Je ne sais pas ce qui est le mieux... chuchota Bouda, malheureux. Rester ici dans l'ombre et le noir, mais à l'abri, près de toi... Ou repartir dans le monde, merveilleux, mais dangereux, où tout peut arriver, malheur, bonheur, la vie, la mort, tout... Ils soupirèrent,

pris dans un tourbillon de pensées vertigineuses... Ce n'est facile pour personne de penser, encore moins pour un puceron, pour une fourmi... Pour eux, c'est presque une œuvre d'art, comme la toile que tisse l'araignée... Mais au matin, quelque chose était clair :

Je ne resterai pas ici sans toi! décida Bouda.

— Je ne partirai pas d'ici sans toi! décida 68.

La fourmi reprit le chemin tout tracé, faisant honnêtement le travail prévu, exigé, sans regarder ailleurs, sans penser, sans déranger ni... batifoler. Personne n'eut plus rien à lui reprocher.

Mais elle se sentait triste, un sentiment qu'aucune fourmi n'éprouve jamais. Car maintenant qu'elle avait éprouvé le bonheur, la liberté, l'idée de ne plus jamais les retrouver lui était insupportable.

— Mais pourquoi, au fond, ce serait ça ma vie, toujours? se demandait-elle chaque matin en reprenant son rang entre 67 et 69.

Chapitre 6

À la fin, un petit matin d'automne, les deux amis quittèrent la fourmilière. Ils désertèrent. Ils avancèrent dans la brume, sous les arbres que le vent effeuillait doucement. Les fleurs de l'été avaient fané, trèfles et bleuets avaient disparu comme, au matin, s'enfuient les rêves.

Le sol était froid sous leurs pattes, et devant eux, le monde s'étendait à l'infini, plein de secrets. Ils frissonnèrent, ne sachant rien de ce qui les attendait, ce que serait maintenant leur destin. Plus de colonne à suivre, plus de chemin...

Ils ne savaient pas si l'hiver était tout près ou encore loin. Ni s'il y aurait bien, après l'hiver, encore un printemps ou plus rien. Ils avançaient, côte à côte, partageant tout ce qu'ils voyaient – la terre, l'eau, le ciel –, ce qu'ils entendaient – froissements, petits cris, craquements, soupirs du vent, trottinements et partageant aussi ces moments de silence où leurs cœurs se parlaient. C'est au premier soir de cette première journée-là que Bouda y pensa :

— Il te faudrait un nom, maintenant! dit-il à la fourmi. Un vrai nom.

68 qui avait pensé à tant de choses en peu de jours n'avait pas pensé à cela!

— Tu crois? demanda-t-elle.

Sûr! répliqua le puceron. Tu n'es plus le numéro 68 qui n'existait que parce qu'il y avait un 67 et un 69! Je vais y réfléchir. Ça prendra peut-être du temps, ajouta-t-il, je ne suis pas un grand penseur !

Ils cheminaient, de leurs pas si menus qu'ils n'effrayaient rien ni personne. Le monde autour d'eux continuait de vivre presque comme s'ils n'y étaient pas. À chaque jour, se produisaient sous leurs yeux de petits crimes qui laissaient un peu de sang et de rouille sur les feuilles jaunes. À chaque jour se produisaient également de tout petits miracles, une vie nouvelle, une autre sauvée... Ils s'apercevaient que le monde était également horrible et merveilleux, l'ombre ne cessant de naître de la lumière et inversement...

Un jour, Bouda se prit dans une toile d'araignée, cela ne fit aucun bruit, mais 68 s'en aperçut tout de suite, et de ses pattes et de ses mandibules, elle démantibula la toile. L'araignée fonçant vers sa proie, la petite fourmi l'aspergea d'un acide gluant, qui l'aveugla, et transporta ensuite sur son dos, son compagnon paralysé d'émotion. Ils s'endormirent, serrés l'un contre l'autre pour se réconforter.

Le lendemain matin, remis de sa terrible aventure, Bouda s'exclama :

— *Fourmidable !* Voilà comment je vais t'appeler ! Hein !

Qu'est-ce que t'en dis ? La petite fourmi noire, surprise, rougit, puis éclata de rire, ce qui est rarissime pour une fourmi :

— Il n'y a pas de meilleur nom pour toi ! confirma Bouda. Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt !

— Parce que t'as rien qu'une cervelle de puceron, mon ami ! plaisanta la fourmi.

Un papillon s'envola comme une fleur portée, emportée par le vent. Derrière eux, devant eux, dessous et dessus, le monde n'avait pas changé, mais eux avaient changé de vie. Et ce n'était pas fini. D'ailleurs :

— À quoi penses-tu ? demanda le puceron à son amie, silencieuse.

— À voler... lui dit-elle. Comme les papillons...

Je suis sûre qu'on a des ailes, cachées, quelque part, et qu'on ne s'en sert même pas...

PETITES QUESTIONS DE COMPREHENSION

1. Qui sont les deux personnages principaux de cette histoire ?
2. Comment se prénomme le premier personnage au début de l'histoire ? Explique ce prénom.
3. Comment se prénomme le second personnage ? Explique ce prénom.
4. Quelle influence a le puceron sur la fourmi ?
5. Que reproche le conseil des fourmis à 68 ?
6. Explique le titre de l'histoire ?
7. Que décident les deux personnages principaux à la fin de l'histoire ?